- PALLI

BIBLIOTECA LUCCHESI - PALLI
II.a SALA
SCAFFALE 1
PLUTEO III
N.° CATENA 39

II. 1, III. 39

LES

TROIS FRERES RIVAUX

COMÉDIE

EN UN ACTE

Par Mr. DE LA FONT.

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.

BIBLIOTECA NAZIONALE DI NAPOLI

NAPLES

DE L' IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER.

MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE.

Seconde Salle
1. E. 39

ACTEURS.

Mr. PHILIDOR, *Bourgeois de Paris.*

Mde. PHILIDOR, *ſa femme.*

ANGÉLIQUE.

MERLIN.

LE MARQUIS LISIMON. } *Tous Trois*
LE COMTE. } *Capitaines au*
LE CHEVALIER. } *Regiment de*
} *la Reine.*

LA RONCE Valet,

1294611

La Scène eſt à Paris chez Mr. & Mde. Philidor, dans l'avant-Cour du jardin de leur Maiſon.

LES

TROIS FRERES RIVAUX

COMÉDIE.

SCÉNE PREMIÉRE

MERLIN *ſeul, tirant trois bourſes de ſa poche, l'une après l'autre.*

TRois objets raviſſants, trois bourſes pleines d'or;
Qu'un valet eſt heureux chez Monſieur Philidor!
Tel qui veut épouſer Angélique ſa fille,
Vient à moi pour avoir accès dans la famille.
J'en ai Noviſſimé produit trois tour à tour,
Qui veulent par l'hymen couronner leur amour.
Le premier a déjà tiré l'aveu du pere,
Le ſecond a tiré parole de la mere,
Le dernier, de la fille a tiré l'agrément;
Et moi, de tous les trois j'ai tiré de l'argent;
Le premier eſt, je crois, Marquis, le ſecond,

Et l'autre Chevalier. Juſtement, c'eſt mon compte;
Capitaines tous trois, tous trois du même nom,
Et tous trois introduits par moi dans la maiſon.
Mon manege eſt plaiſant; je ſuce les trois freres,
Mais, ma foi, le Cadet fait le mieux ſes affaires.
Comme il paye aſſez bien, & qu'il paroit foncé,
A la fille d'abord je l'ai droit adreſſé:
Auſſi je le ſers mieux que ne feroit perſonne,
Mon cœur officieux eſt à qui plus lui donne.
Le bon de tout ceci, c'eſt que ſans le ſçavoir,
Epris du même objet, tous trois penſent l'avoir:
Car j'ai conduit ma barque avec tant de ſageſſe
Que chacun d'eux, de l'autre ignore la maîtreſſe
Peſte! pour un mari la fille eſt un tréſor;
Car ſon pere au palais a gagné des monts d'or.
Elle, elle a pour la robe une invincible haine,
Et veut abſolument un Époux Capitaine...
Mais... je vois juſtement le plus jeune des trois.
Il marche doucement, & vient en tapinois...
C'eſt quelque rendez-vous qui dans ce lieu l'appelle.
Je ne me trompe point... car j'apperçois la belle
Qui ſort de ſon côté pour le même ſujet.

SCÉ-

SCÉNE II.

ANGÉLIQUE, LE CHEVALIER, LISIMON, MERLIN.

MERLIN, *continuant.*

HÉ bien ? qu'eſt ce ? approchez, Merlin eſt du ſecret.
Vous le ſavez, je ſuis tout propre aux confiances ;
(*Ils le ſaluent.*)
Hé ! mon dieu, laiſſez là toutes vos révérences.

LE CHEVALIER.

Madame, quel bonheur de vous entretenir !
Mon ſort avec le votre eſt-il prêt à s'unir ?
Puis-je eſpérer bientôt par un doux hyménée
Voir ma félicité juſtement couronnée ?
Parlez, belle Angélique.

ANGÉLIQUE.

Eſpérez, Liſimon,
Et ſachez de mon cœur quelle eſt l'intention :
Si mon hymen vous plait, je veux vous ſatisfaire,
Et j'y vais diſpoſer & mon pere & ma mere.
Dans la robe ils vouloient me choiſir un parti,
Mais c'eſt à quoi mon cœur n'a jamais conſenti.
Ils voudront bien, enfin, où je ſuis fort trompée ;
Pour ſeconder mes vœux prendre un gendre d'épée.

MERLIN.

Oui, Madame a raiſon, ces Meſſieurs du palais

Avec leur air gris-brun font des maris ſi laids !
C'eſt une nation impolie, & groſſiere;
Mais vive un Capitaine, a ſa mine guerriere,
A ſes diſcours polis, à ſon air conquérant,
La beauté la plus fiere en peu de jours ſe rend.
Pour moi, ſi j'étois fille & que j'euſſe descharmes,
Ce ſeroit à Monſieur que je rendrois les armes.

LE CHEVALIER.

Vraiment, M. Merlin, vous êtes obligeant,

MERLIN.

Et là la, je t'en vais donner pour ton argent.

LE CHEVALIER.

Franchement, les Robins enfoncés dans l'étude,
En abordant le ſexe ont l'accueil un peu rude.

MERLIN *à part.*

Plaiſant époux, ma foi, qu'un époux à rabat!
Car, qu'eſt-ce, dites moi, que Damon l'avocat?
Un fat, un ignorant, balayant la grand'ſalle,
Qui par ſa vanité croit que rien ne l'égale,
Qui de papiers tous blancs a ſoin d'emplir ſon ſac,
Qui décide de tout & à boc & à bac,
Qui s'écoute parler, qui s'applaudit lui même,
Pindariſant ſes mots avec un ſoin extrême,
Qui dans les entretiens tranche du bel eſprit,
Qui rit tout le premier des ſottiſes qu'il dit,
Qui reſpecte lui ſeul ſa mine de poupée,
Le matin eſt en robe, & le ſoir en épée.
Etourdi, diſſipé, grand parleur, en un mot,
Qui par-tout fait l'habile, & par-tout n'eſt qu'un ſot.

ANGÉLIQUE.

Merlin fait des portraits.

MER-

MERLIN.

Oh ! c'eſt mon fort, Madame.
Vive, vive un Guerrier pour une jeune femme,
Et vous ſerez heureux l'un & l'autre à jamais,
Si l'hymen aujourd'hui peut remplir vos ſouhaits.

LE CHEVALIER.

Merlin eſt fort porté pour nous deux, ce me ſemble.

MERLIN.

Pour vous deux, cependant, à dire vrai, je tremble.

ANGÉLIQUE.

Tu trembles? pourquoi donc?

LE CHEVALIER.

De grace, explique-toi.

MERLIN *à part.*

J'en vais encor tirer de l'argent, ſur ma foi.

ANGÉLIQUE.

Que dis-tu ?

MERLIN.

Qui, moi ? rien.

ANGÉLIQUE.

Ah ! tire nous de peine

MERLIN.

Vous voudriez avoir un Époux Capitaine.

ANGÉLIQUE.

Hé bien ? Merlin.

MERLIN.

Hé bien, votre pere, aujourd'hui
Veut vous voir pleinement ſatisfaite de lui ;
Sur certain Capitaine il a jetté la vue,
Et vous allez dans peu, Madame, être pourvue.

LE CHEVALIER.

Ah, Ciel! je ſuis perdu!

ANGÉLIQUE.

Quel cruel contre-tems!

LE CHEVALIER.

Que ferai-je! ah, Merlin! voilà ma bourſe prête,
Il faut jouer ici quelque tour de ta tête.

MERLIN.

Moi, prendre encor de vous? ah! je ſuis trop honnête.

LE CHEVALIER.

Pour réuſſir en tout, tu n'as qu'a dire un mot.

MERLIN, *prenant l'argent.*

Hélas! il eſt bien vrai, je ne ſuis pas trop ſot:

LE CHEVALIER.

C'eſt toi que dans ces lieux voulut bien m'introduire,
Par toi j'obtins le cœur pour qui le mien ſoupire.
Acheve mon bonheur ... Car, dans cette maiſon
Je ſçais que de tout tems tu fus le factotum.

MERLIN.

Allez, je rends l'argent, ſi dans cette journée
Je ne vous conduis pas tout droit à l'hyménée.
Je ſaurai bien lever toute difficulté,
Mais que Madame agiſſe auſſi de ſon côté.

ANGÉLIQUE.

Ne vous chagrinez point, Liſimon, je vais faire
Tout ce que je pourrai pour engager mon pere.

MERLIN.

Si non, je ſçaurai bien vous ſortir d'embarras.

ANGÉLIQUE.

Revenez dans une heure, allez, n'y manquez pas.

SCÉ-

SCÉNE III.

MERLIN *ſeul, regardant ſa premiere bourſe.*

VOila donc de l'argent encor que je raccroche!
Je fais un Magazin de bourſes dans ma poche:
Je ne crois pas qu'au monde il ſoit d'agioteur,
De notaire, de juif, même de procureur,
Qui porte aux louis d'or une plus tendre eſtime,
Tirer à droite, à gauche, eſt ma grande maxime.
Tout va bien juſqu'ici. Mais, ſi les deux ainés
En ce lieu, par malheur, ſe trouvent nez à nez,
L'un a l'aveu du pere, & l'autre de la mere,
Chacun d'eux a caché ſon amour à ſon frere...
S'ils rencontrent ici le Cadet Liſimon,
Et s'ils ſçavent enfin que je ſuis un frippon,
Que j'ai tiré des trois avec effronterie;
Ils ne manqueront pas de me prendre à partie,
Ils voudront s'expliquer... que faire en ce cas là?
Un peu d'effronterie ajuſtera cela.
Mais je vois les ainés... ah, Juſte Ciel! je tremble.
Qu'ils vont être ébahis de ſe trouver enſemble!
Reſtons, puiſque je viens de prendre mon parti,
Morbleu, je n'en veux pas avoir le démenti.

SCÉ-

SCÈNE IV.

LE MARQUIS *d'un côté*, LE COMTE *de l'autre*, MERLIN.

LE MARQUIS, *se croyant seul.*

C'Eſt ici la maiſon de mon futur beau-pere,
Je viens pour terminer avec lui notre affaire.

LE COMTE, *se croyant seul.*

Madame Philidor qui connoît mon amour,
Doit me donner ſa fille & conclure en ce jour.

LE MARQUIS, *à part.*

Monſieur Philidor croit que je ſuis fils unique,
C'eſt pour cela qu'il veut me donner Angélique.

LE COMTE, *à part.*

Sa mere, par bonheur, me croit ſeul de mon nom,
Et penſe que je ſuis l'unique Liſimon.

LE MARQUIS, *à part.*

Le nom de Liſimon peut honorer ſa fille.

LE COMTE, *à part.*

Mon nom ſeul peut me faire entrer dans ſa famille.

MERLIN, *à part.*

Ma foi, c'eſt un honneur qu'aucun des deux n'aura,
Ou Merlin, à la peine aujourd'hui crevera.

LE MARQUIS.

Mais, j'apperçois Merlin.

LE COMTE.

C'eſt Merlin, c'eſt lui même:

LE

LE MARQUIS, *apperçevant le Comte.*

O Ciel! qui vois-je encor? Ma ſurpriſe eſt extrême,
Eſt ce une illuſion? Le Comte dans ces lieux!

LE COMTE.

Quel homme en cet inſtant ſe préſente à mes yeux!
C'eſt vous, Marquis, je crois...

LE MARQUIS.

Comment? C'eſt donc vous, Comte?

MERLIN.

Peſte! ils vont s'éclaircir, ce n'eſt pas là mon compte.
(*Merlin fait pluſieurs révérences.*)

LE COMTE.

Bonjour, Merlin, bonjour, je ne ſçais où j'en ſuis.
(*au Marquis.*)
Mais je veux être inſtruit de ce point, ſi je puis,
Que faites vous ici? Quelle eſt cette aventure?

LE MARQUIS.

Mais de vous, bien plutôt, que faut-il que j'augure?
Vous n'êtes pas ici ſans deſſein, ſûrement.

MERLIN.

Ah! Meſſieurs, à quoi bon cet éclairciſſement?

LE COMTE.

Tais-toi, Merlin, tais-toi... S'il faut que je m'explique,
Je viens en ce logis pour l'hymen d'Angélique.

LE MARQUIS.

Et moi, j'y viens auſſi pour la même raiſon.

LE COMTE, *en colere.*

Quoi, morbleu!

MER-

MERLIN.

Paix, Meſſieurs, reſpectez la maiſon;
Quoi donc ? prétendez vous faire ainſi des querelles...
Meſſieurs les officiers dites moi des nouvelles.

LE MARQUIS.

Oh ! morbleu, tais-toi donc. Peſte ſoit du Butor.
(*au Comte*)
Je viens ici mandé par Monſieur Philidor;
Voila ce qu'il m'écrit, car j'ai l'aveu du pere.

LE COMTE.

Moi, j'ai pareillement un billet de la mere.

LE MARQUIS.

Son pere, par ſa lettre, à mes veux la promet.

LE COMTE.

Et ſa mere me l'offre auſſi par ſon billet.

LE MARQUIS, *lit la lettre de Monſieur Philidor.*

A M. le Marquis Liſimon Capitaine dans le Régiment de la Reine.

» Faites moi l'honneur, M. le Marquis, de vous » trouver tantôt chez moi ; je parlerai de vous » à ma femme & à ma fille, & je ne doute pas » que vous ne leur plaiſiez fort. Ne paroiſſez pas » d'abord dans la maiſon, promenez vous, en at- » tendant, dans les allées de mon jardin, je les » conduirai l'une & l'autre, & ce ſera là que ſe » fera la premiere entrevue.

LE COMTE, *lit la lettre de la mere.*

A M. le Comte Liſimon Capitaine dans le Régiment de la Reine.

» C'eſt aujourd'hui, M. le Comte, que je dois » parler de vous à ma fille, & à mon mari. Je

» vous

» vous attends ; nous finirons ce jour même, ſi
» vous ſouhaitez. Comptez ſur ma parole, trou-
» vez vous ſeulement dans mon jardin, & m'y
» attendez, j'aurai ſoin de m'y rendre avec mon
» mari & ma fille, qui, comme je l'eſpere, ſe-
» ront charmés l'un & l'autre de l'honneur de vo-
» tre alliance.

LE MARQUIS.

Ciel! que me dites vous?

LE COMTE.

Que venez vous m'apprendre!

MERLIN.

Ah! quel Galimatias, je n'y puis rien comprendre.

LE MARQUIS, *bas à Merlin.*

Merlin, écoute un mot, tirons nous à l'écart.

MERLIN.

Que vous plait-il, Monſieur?

LE MARQUIS.

Comment, double pendard!
Pourquoi ne m'as-tu pas révélé ce myſtere?

MERLIN, *bas.*

D'honneur, je l'ignorois.

LE MARQUIS.

Sçais-tu que c'eſt mon frere?

MERLIN, *étonné.*

Votre frere, Monſieur? Ah! que m'apprenez vous!
Et qui Diable a donc pu l'introduire chez nous?

LE MARQUIS.

Moi, je te le demande.

MERLIN.

Ah! Monſieur, je vous jure
Que j'en lave mes mains. Voyez quelle aventure!

Mais

Mais la fille eſt pour vous, j'en ſerois bien ſeûrement.
Je m'en vais lui parler, laiſſez nous un moment.

LE COMTE, *bas*,

Vraiment, M. Merlin, j'ai ſujet de me plaindre.

MERLIN.

De quoi, Monſieur?

LE COMTE.

De vous.

MERLIN.

Moi! Je n'ai rien à craindre,

LE COMTE.

Et vous en agiſſez certainement fort mal.
Vous deviez m'avertir que j'avois un Rival,
Je vous avois payé, je penſe, en galant homme.

MERLIN, *bas*.

Moi? Je n'en ſçavois rien, ou la foudre m'aſſomme.
Mais vous vous alarmez; je ne vois pas pourquoi.
Angélique eſt pour vous, vous dis-je, croyez moi.
(*haut*.)
Embraſſez vous, Meſſieurs, ſans cauſer de déſordre.

LE MARQUIS.

Moi, j'épouſe Angélique, & n'en veut point démordre.

LE COMTE.

Moi, je l'épouſe auſſi, j'y ſuis déterminé.

LE MARQUIS.

Parbleu, vous céderez, car je ſuis votre aîné.

LE COMTE.

Ah! parbleu, nous verrons; ſur le fait de maîtreſſe,
Je ſuis l'humble valet à voure droit d'aîneſſe.

LE

LE MARQUIS, *en colere.*

Je vais, en attendant la fin de tout ceci,
Au jardin du beau pere.

LE COMTE.

Et moi, j'y vais auſſi.

SCÉNE V.

MERLIN *ſeul.*

J'En ſuis quitte à la fin, mais ce n'eſt pas ſans peine.
Reſpirons un moment, & reprenons haleine;
Un autre ce ſeroit vingt fois déconcerté,
Mais dans le Monde il faut ſur-tout être effronté.
L'effronterie en France, eſt un vice à la mode,
Rien de plus neceſſaire, & rien de plus commode;
Un parfait effronté ne doit rougir de rien,
Et c'eſt là le grand art pour amaſſer du bien.
Les hommes de nos jours ont toute honte bue,
Et de quelque côté que je tourne la vue,
Je ne vois d'indigens que les ſots vertueux;
Il faut un front d'airain pour devenir heureux.
Taiſons nous, j'apperçois mon bon homme de maître,
Entêté du Marquis autant qu'on le peut être;
Il prétend lui donner Angélique aujourd'hui,
Mais j'empêcherai bien qu'elle ne ſoit pour lui.

SCÉ-

SCÉNE VI.

M. PHILIDOR, MERLIN.

M. PHILIDOR.

AH! te voilà, Merlin?

MERLIN.

Fort à votre ſervice:
Toûjours zélé pour vous.

M. PHILIDOR.

Va, je te rends Juſtice:
Tu m'a toûjours paru la perle des valets.
Je ſçais que contre tous tu prends mes intérêts;
Même contre ma femme.

MERLIN.

Elle eſt inſupportable:

M. PHILIDOR.

Pour toi, tu me parois un garçon raiſonnable;
Car tu prends mon parti.

MERLIN.

Moi? n'ai-je pas raiſon?
N'êtes vous pas, Monſieur, le chef de la maiſon?

M. PHILIDOR.

Sans doute.

MERLIN.

Vous avez une excellente tête;
Mais votre femme.

M. PHILIDOR.

Fi! ma femme eſt une bête.

Je

Je viens pour lui parler de mon gendre futur,
Le Marquis Liſimon; mais, Merlin, je ſuis ſûr,
Pour peu que nous voulions inſiſter ſur le nôtre,
Qu'auſſitôt elle va m'en propoſer un autre.
Oh! je la connois bien.

MERLIN.

Moi, je n'en doute pas.
Votre femme, Monſieur, a l'eſprit haut & bas:
Elle veut ignorer que cette loi ſi belle
Qui fait l'homme le maître, eſt la loi naturelle:
Sa complaiſance va comme un flux & reflux,
Vous croyez la tenir, vous ne la tenez plus.
Pour ſa tête, oh! ma foi, c'eſt tout comme la lune;
Qui tantôt paroît claire, & tantôt paroît brune.
Quand vous lui parlez blanc, elle vous répond noir,
Et dites lui, bonjour, elle vous dit, bonſoir.

M. PHILIDOR.

Oh! parbleu, nous verrons, j'ai fait choix de mon gendre,
Le Marquis Liſimon en ce lieu doit ſe rendre;
Je prétends que ma femme avec lui file doux,
Et que ma fille en faſſe aujourd'hui ſon époux.
Mais n'eſt il point venu?

MERLIN.

N'en ſoyez point en peine.
Le Marquis Liſimon, au jardin ſe promene.

M. PHILIDOR.

En es-tu bien certain?

MERLIN.

Oui, je viens de le voir.

M. PHILIDOR.

Parbleu, Merlin, je ſuis ravi de le ſçavoir,

Je veux tout au plutôt en parler à ma femme;
Va t'en me la chercher.

MERLIN.

Mais ſi la bonne dame,
Quand vous lui parlerez du Marquis Liſimon,
Avoit un gendre en poche auſſi de ſa façon?

M. PHILIDOR.

Oh! vraiment, c'eſt de quoi je la crois fort capable.

MERLIN.

C'eſt un eſprit malin.

M. PHILIDOR.

C'eſt un eſprit du diable.

MERLIN.

Elle ſe fâchera.

M. PHILIDOR.

J'en ſerai réjoui.

MERLIN.

Tenez toûjours bien ferme.

M. PHILIDOR, *en colere.*

Oh! va, va, laiſſe faire.
Comment donc, n'eſt ce pas une fort bonne affaire?
Le Marquis Liſimon eſt joli Cavalier.
Ma fille, pour Epoux vouloit un officier,
Tous les gens du palais lui cauſoient la migraine,
Pour lui faire plaiſir je prens un Capitaine?
Je ſuis ſûr qu'à ma fille auſſi tôt il plaira,
Et puis ma femme, aprés de quelqu'autre voudra?
Corbleu, nous allons voir. Fais ce que je deſire,
Va, cours, dis-lui que j'ai quelque choſe à lui dire.

MERLIN.

Il n'en eſt pas beſoin, elle vient, je la vois.

M. PHILIDOR,

Je veux lui parler ſeul, Merlin, éloigne toi.

SCE-

SCÉNE VII.

M. PHILIDOR, Mde. PHILIDOR, MERLIN.

MERLIN, *bas à Mde. Philidor.*

LE Comte Liſimon, votre prétendu gendre,
Eſt dans votre jardin, Madame, à vous attendre:

Mde. PHILIDOR.

Je viens à ce ſujet parler à mon Epoux;
Je te ſuis obligée. Adieu, va, laiſſe nous.

M. PHILIDOR.

Voyons. Sachons un peu tout ce qu'elle a dans l'ame.

SCÉNE VIII.

M. PHILIDOR, Mde. PHILIDOR.

M. PHILIDOR.

HÉ bien, mon cher époux?

M. PHILIDOR.

Hé bien, ma chere femme?

Mde. PHILIDOR.

Pour vous entretenir vous me voyez ici.

M. PHILIDOR.

Pour le même ſujet vous m'y voyez auſſi.

Je veux tout au plutôt en parler à ma femme;
Va t'en me la chercher.

MERLIN.

Mais ſi la bonne dame.
Quand vous lui parlerez du Marquis Liſimon,
Avoit un gendre en poche auſſi de ſa façon?

M. PHILIDOR.

Oh! vraiment, c'eſt de quoi je la crois fort capable.

MERLIN.

C'eſt un eſprit malin.

M. PHILIDOR.

C'eſt un eſprit du diable.

MERLIN.

Elle ſe fâchera.

M. PHILIDOR.

J'en ſerai réjoui.

MERLIN.

Tenez toûjours bien ferme.

M. PHILIDOR, *en colere.*

Oh! va, va, laiſſe faire.
Comment donc, n'eſt ce pas une fort bonne affaire?
Le Marquis Liſimon eſt joli Cavalier.
Ma fille, pour Epoux vouloit un officier,
Tous les gens du palais lui cauſoient la migraine,
Pour lui faire plaiſir je prens un Capitaine?
Je ſuis ſûr qu'à ma fille auſſi tôt il plaira,
Et puis ma femme, aprés de quelqu'autre voudra?
Corbleu, nous allons voir. Fais ce que je deſire,
Va, cours, dis-lui que j'ai quelque choſe à lui dire.

MERLIN.

Il n'en eſt pas beſoin, elle vient, je la vois.

M. PHILIDOR,

Je veux lui parler ſeul, Merlin, éloigne toi.

SCE-

SCÉNE VII.

M. PHILIDOR, Mde. PHILIDOR, MERLIN.

MERLIN, *bas à Mde. Philidor.*

LE Comte Liſimon, votre prétendu gendre,
Eſt dans votre jardin, Madame, à vous attendre.

Mde. PHILIDOR.

Je viens à ce ſujet parler à mon Epoux;
Je te ſuis obligée. Adieu, va, laiſſe nous.

M. PHILIDOR.

Voyons. Sachons un peu tout ce qu'elle a dans l'ame.

SCÉNE VIII.

M. PHILIDOR, Mde. PHILIDOR.

M. PHILIDOR.

HÉ bien, mon cher époux?

M. PHILIDOR.

Hé bien, ma chere femme?

Mde. PHILIDOR.

Pour vous entretenir vous me voyez ici.

M. PHILIDOR.

Pour le même ſujet vous m'y voyez auſſi.

Mde. PHILIDOR.

Au moins, je vous demande un peu de complaiſance.

M. PHILIDOR.

Soit. Mais je veux auſſi de la correſpondance.

Mde. PHILIDOR.

N'en ai-je pas toûjours ?

M. PHILIDOR.

Non pas avec excès.

Mde. PHILIDOR.

N'allez vous pas déja m'intenter un procès?
C'eſt vous qui commencez toûjours à faire rage.

M. PHILIDOR.

Ma foi, vous êtes, vous, un vrai trouble ménage.
Mais briſons là deſſus, nous venons nous parler,
Tâchons de commencer par ne point quereller.
Notre fille Angélique à preſent eſt nubile,
Vous ſçavez qu'en maris elle eſt fort difficile;
J'ai voulu lui donner pluſieurs gens du palais,
Ils ſont trop attachés, dit-elle, à leurs procès.
Bref, elle a pour la robe une mortelle haine,
Et j'ai fait choix pour elle enfin d'un Capitaine,
C'eſt...

Mde. PHILIDOR.

Je vous interromps tout d'abord ſur ce point;
Sa mere, à cet hymen ne conſentira point.

M. PHILIDOR.

Pourquoi donc, s'il vous plait, & quel but eſt le vôtre ?
Car enfin...

Mde. PHILIDOR.

Mon but eſt qu'elle en épouſe un autre.

J'ai

J'ai ſon affaire.

M. PHILIDOR.

Hé bien, n'avois-je pas bien dit ?
Ventrebleu! peſte ſoit de votre chien d'eſprit.

Mde. PHILIDOR.

Mais, Monſieur mon mari, d'un ton plus bas, pour cauſe.

M. PHILIDOR.

Comment donc? il ſuffit que je veuille une choſe
Pour que vous vouliez l'autre ?

Mde. PHILIDOR.

Oh! je veux la raiſon :
L'Epoux que je lui donne eſt un joli garçon,
Même il eſt Capitaine.

M. PHILIDOR.

Ah ! j'enrage ; Madame ;
Je vous ferai bien voir que vous êtes ma femme.

Mde. PHILIDOR.

Et par où, s'il vous plait ?

M. PHILIDOR.

Par où ? ſuffit... je veux
Que ma fille aujourd'hui condeſcende à mes vœux.

Mde. PHILIDOR.

Je prétends qu'Angélique à moi ſeule obéiſſe.

M. PHILIDOR.

Selon ma volonté j'entens, moi, qu'elle agiſſe:

Mde. PHILIDOR.

Elle doit ſe ſoumettre aveuglément à moi,
Et de nul autre après, ne recevoir la loi.

M. PHILIDOR.

Et par quelle raiſon ?

Mde. PHILIDOR.

C'eſt que je ſuis ſa mere.

M. PHILIDOR.

Et moi donc, s'il vous plaît, ne ſuis-je pas ſon pere ?

Mde. PHILIDOR.

Et quand vous le ſeriez ? voyez, belle raiſon !

M. PHILIDOR.

Je m'en moque, j'aurai pour gendre Liſimon.

Mde. PHILIDOR.

Liſimon, dites-vous ? Liſimon Capitaine ?

M. PHILIDOR.

Oui...

Mde. PHILIDOR.

De quel régiment ?

M. PHILIDOR.

De celui de la Reine.

Mde. PHILIDOR.

Tout de bon ?...

M. PHILIDOR.

Tout de bon.

Mde. PHILIDOR.

Et vîte, embraſſons-nous ;
Allons faire la paix, mon cher petit époux.

M. PHILIDOR.

D'où vient donc tout à coup un excès de tendreſſe
Que l'on pardonneroit à peine à ſa maîtreſſe ?

Mde. PHILIDOR.

L'époux que je deſtine à ma fille aujourd'hui,
C'eſt Liſimon.

M. PHILIDOR.

Comment, Liſimon ?

Mde. PHILIDOR.

Oui c'eſt lui;
Et puiſque nous voulons tous deux le même gendre,
A votre volonté je ſuis prête à me rendre.

M. PHILIDOR.

Voyez le grand effort! mais je ſuis tout troublé;
Quoi, Monſieur Liſimon vous a déja parlé?

Mde. PHILIDOR.

Oh! vraiment, j'ai fait plus, ma parole eſt donnée
De finir de ma fille avec lui l'hyménée.

M. PHILIDOR.

De moi, ſur cet article il a parole auſſi,
Je vous dirai bien plus; Liſimon eſt ici.

Mde. PHILIDOR.

Je le ſçais bien.

M. PHILIDOR.

Comment?

Mde. PHILIDOR.

Je le ſçais bien, vous dis-je.

Mde. PHILIDOR.

Vous le ſçavez? voici quelque nouveau vertige.

Mde. PHILIDOR.

Il s'eſt ſur mon billet rendu dans le jardin:
Il a reçu, vous dis-je, un billet de ma main
Par lequel, en deux mots je lui mande & propoſe
De venir au jardin pour terminer la choſe.

M. PHILIDOR, *riant*.

Je vous en livre autant. Le cas eſt ſingulier;
Je n'ai jamais rien vu de plus particulier.
Ne nous trompons-nous point? C'eſt peut-être un autre homme.
Eſt ce bien Liſimon?

Mde. PHILIDOR.

C'eſt ainſi qu'on le nomme.

M. PHILIDOR.

Un garçon fort bien fait?

Mde. PHILIDOR.

Oui, vraiment, fait au tour.

M. PHILIDOR.

Aſſez beau de viſage?

Mde. PHILIDOR.

Ah! beau comme le jour.

M. PHILIDOR.

Capitaine?

Mde. PHILIDOR.

Oui, vous dis je.

M. PHILIDOR.

Oh! ma foi, c'eſt lui même:

Mde. PHILIDOR.

En doutez vous?

M. PHILIDOR.

Moi? non, mais c'eſt un vrai probleme.

Mde. PHILIDOR.

Nous allions quereller, car nos plus grands débats
Viennent, faute ſouvent de ne s'entendre pas.

M. PHILIDOR.

Hé! la choſe à préſent n'eſt pas encor bien claire.

Mde. PHILIDOR.

Il faut à notre fille apprendre ce myſtere,
Puiſqu'elle hait ſi fort tout les gens du palais;
Liſimon, pleinement doit remplir ſes ſouhaits.

M. PHILIDOR.

Sans doute, & je prétens que l'affaire ſe faſſe.

SCÉNE IX.

M. PHILIDOR, Mde. PHILIDOR, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

MOn pere, à vos genoux je demande une grace.

M. PHILIDOR.

Comment donc?

ANGÉLIQUE.

Ah! mon pere, auriez vous bien le cœur
De vouloir aujourd'hui cauſer tout mon malheur!

M. PHILIDOR.

En voici bien d'une d'autre, & que veux tu donc dire?

Mde. PHILIDOR.

Mais, vraiment, ſon diſcours commence à m'interdire.

ANGÉLIQUE.

Vous voulez, dit Merlin, tous deux me marier;
Et je viens tout exprès ici pour vous prier
De ne me point forcer au nœud du mariage.

Mde. PHILIDOR.

Ah! le cas eſt nouveau qu'une fille à votre âge
Ait pour l'état de femme une ſi grande horreur;
Des filles de Paris c'eſt l'unique fureur,
Et leur eſprit ſeroit attaqué de folie,
S'il leur falloit reſter filles toute leur vie.

AN-

ANGÉLIQUE.

Mais mon deſſein n'eſt pas de reſter fille... hélas
Un jeune Cavalier m'a trouvé des appas...
Et je viens vous prier de renoncer au vôtre,
Et de m'en accorder en même tems un autre.

M. PHILIDOR.

Je ne m'attendois pas à ce petit détour,
Or ça, Mademoiſelle, en dépit de l'amour,
A votre mere, à moi, j'entends qu'on obéiſſe.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous ſeriez, mon pere, auteur de mon ſupplice?

M. PHILIDOR.

Ceci n'eſt pas mauvais; quoi! quand un coup du ſort
Met votre mere & moi parfaitement d'accord,
(Ce qui n'arrive pas deux fois, au plus, l'année;)
Vous ſeule, vous romprez un projet d'hyménée?
Mais, quel eſt ce Mignon? ce joli Jouvanceau
Dont vous avez coëffé votre petit cerveau?

Mde. PHILIDOR.

Je le gagerois bien, c'eſt quelque petit maître.

ANGÉLIQUE.

Oh! non, il eſt ſenſé tout autant qu'on peut l'être.

M. PHILIDOR.

Mais enfin, quel homme eſt ce, eſt ce un homme de nom?

ANGÉLIQUE.

C'eſt, puiſqu'il le faut dire, un nommé Liſimon.

M. PHILIDOR.

Liſimon, dis-tu pas? quoi! c'eſt choſe certaine?

ANGÉLIQUE.

Oui, mon pere.

M. PHI-

M. PHILIDOR.

Et, qu'eſt-il?

ANGÉLIQUE.

Mais, il eſt Capitaine
Au Régiment, dit-on, de la Reine... pourquoi
Paroiſſez vous ſurpris... vous riez...

M. PHILIDOR, *riant*.

Oh! ma foi,
Je n'y puis plus tenir.

ANGÉLIQUE.

Quoi! vous auſſi, ma mere?

Mde. PHILIDOR.

Le plaiſant tour.

ANGÉLIQUE.

De grace, expliquez ce myſtere.

M. PHILIDOR, *riant toûjours*.

Celui que nous t'avons deſtiné pour Epoux,
C'eſt Liſimon lui-même.

ANGÉLIQUE.

Ah! que m'apprenez vous?

M. PHILIDOR.

Parbleu, de Liſimon j'admire la ſageſſe,
Quelle diſcrétion! quelle délicateſſe!
De prendre de nous trois, en ſecret, l'agrément;
Peſte! ce garçon là promet infiniment.

ANGÉLIQUE.

Le pauvre Chevalier va donc être bien aiſe.

Mde. PHILIDOR.

Chevalier, dites vous? oh! ne vous en déplaiſe,
Vous ſerez bien Comteſſe.

M. PHILIDOR.

Elle, Comteſſe? Bon!

El-

Elle ſera Marquiſe, & je vous en réponds;
Liſimon eſt Marquis.

Mde. PHILIDOR.

Non, vraiment, il eſt Comte:

ANGÉLIQUE.

Non, il eſt Chevalier.

M. PHILIDOR.

Hé! quel peſte de conte.
Il eſt Marquis, vous dis je, & Marquis trés Marquis;
Et tous les Liſimon le ſont de pere en fils.

Mde. PHILIDOR.

Et moi, Monſieur, & moi, je ſoutiens le contraire.

M. PHILIDOR.

Bon! Encore une fois mettons nous en colere.

Mde. PHILIDOR.

Vous m'y forcez toûjours... Car tenez, franchement...

M. PHILIDOR.

Ne ſçauriez vous parler qu'avec emportement?
Entre nous, vos diſcours ſont pleins de pétulence.

Mde. PHILIDOR.

Et les vôtres, Monſieur, ſont pleins d'extravagance.

M. PHILIDOR.

Le compliment eſt doux. Mais, faut-il nous facher?
C'eſt une bagatelle, envoyons le chercher;
N'eſt-il pas au jardin?

Mde. PHILIDOR.

Sans doute, il y doit être:
Nous n'avons qu'à parler, d'abord il va paroître.
Mais je le vois venir.

SCÉ-

SCÉNE X.

M. PHILIDOR, Mde. PHILIDOR, LE MARQUIS LISIMON, LE COMTE, ANGÉLIQUE.

M. PHILIDOR, *voyant le Marquis.*

JUſtement le voici.

Mde. PHILIDOR, *prenant le Comte par la main.*
Tenez, c'eſt celui-là.

M. PHILIDOR, *voyant le Marquis.*
Non, non, c'eſt celui-ci.

Mde. PHILIDOR.
C'eſt celui là, vous dis-je.

M. PHILIDOR.
Hé! mon Dieu non, ma femme.

Mde. PHILIDOR, *au Comte.*
Monſieur, n'êtes vous pas Liſimon?

LE COMTE.
Oui, Madame.

Mde. PHILIDOR.
Là, Monſieur mon mari, n'avois-je pas raiſon?

M. PHILIDOR, *au Marquis.*
N'eſt ce pas vous, Monſieur, qu'on nomme Liſimon?

LE MARQUIS.
Oui, Monſieur.

ANGÉLIQUE, *bas*.

Juſte Ciel! ma ſurpriſe eſt extrême.

M. PHILIDOR.

Capitaine?

LE MARQUIS.

Oui, Monſieur.

Mde. PHILIDOR.

Et vous?

LE COMTE.

Et moi, de même.

M. PHILIDOR.

Comment, deux Liſimon? oh! je n'y connois rien.

Mde. PHILIDOR.

Pour moi, je n'en connois point d'autre que le mien.

M. PHILIDOR.

Moi, je crois que le mien eſt le ſeul véritable, Je m'y tiens.

ANGÉLIQUE.

Tout ceci me paroît incroyable.

LE MARQUIS.

Monſieur, j'eſpére en vous, vous ſçavez mon amour.

M. PHILIDOR.

Oui, Monſieur, vous aurez ma fille, & dés ce jour.

LE COMTE, *à Madame Philidor*.

Vous ſavez mon ardeur, j'eſpére en vous, Madame.

Mde. PHILIDOR.

Comptez ſur moi, Monſieur, ma fille eſt votre femme.

M. PHILIDOR.

Angélique?

AN-

ANGÉLIQUE.

Mon pere.

M. PHILIDOR.

A quoi rêves tu là?
Tu le connois ſi bien, expliques nous cela.
Lequel eſt Liſimon? eſt ce l'un? eſt ce l'autre?
Parle, eſt ce le mien?

ANGÉLIQUE.

Non.

Mde. PHILIDOR.

C'eſt le mien?

ANGÉLIQUE.

Ni le votre.

LE MARQUIS.

Comment, Mademoiſelle, ai-je l'air impoſteur?
Mon nom eſt Liſimon, je ſuis homme d'honneur.

LE COMTE.

Permettez-moi de dire ici la même choſe;
Que Liſimon n'eſt pas un nom que je ſuppoſe,

M. PHILIDOR.

Lequel croire des deux! par ma foi, je ne ſçais.
(*au Marquis.*)
Mais vous me convenez, Monſieur, & c'eſt aſſez.
A mes commandemens ma fille va ſe rendre.

Mde. PHILIDOR, *au Comte.*

Et moi je prétends, moi, que Monſieur ſoit mon gendre.

M. PHILIDOR.

C'eſt à vous à céder. Je le veux, en un mot.
Vous n'êtes qu'une femme.

Mde. PHILIDOR.

Et vous n'êtes qu'un ſot.

AN-

ANGÉLIQUE,

Ah, mon pere! en faut il venir aux invectives?

M. PHILIDOR, *en colere*.

Comment! dérogerois-je à mes prérogatives?
Vous dépendez de moi, je ſuis pere & mari;
D'elle, comme de vous, je veux être obéi.

LE MARQUIS.

Ah! Monſieur.

LE COMTE.

Ah! Madame.

ANGÉLIQUE.

Et, ma mere, de grace,
Tâchez qu'avec douceur cette affaire ſe paſſe.

Mde. PHILIDOR.

Votre pere me joue un tour de ſa façon;
Je gage que le ſien eſt un faux Liſimon.

M. PHILIDOR.

Moi! je me ſervirois d'un pareil ſtratageme?
Je n'en ſuis pas capable.

SCÉNE XI.

M. & Mde. PHILIDOR, Les Trois LISIMON, ANGÉLIQUE.

ANGÉLIQUE.

HÉ! le voici lui même:

M. PHILIDOR.

Et qui donc?

AN-

ANGÉLIQUE.

Liſimon.

M. PHILIDOR.

Qui! Celui que je vois!
Je ne ſçais où j'en ſuis.

Mde. PHILIDOR.

Ni moi.

LE MARQUIS, *voyant le Chevalier.*

Ni moi.

LE COMTE *voyant le Chevalier.*

Ni moi.

LE CHEVALIER.

Le Marquis & le Comte! oh! rencontre imprévue!
De tout ce que je vois mon ame eſt confondue.
(*à Monſieur Philidor.*)
Ah! Monſieur, pardonnez à mon étonnement;
Deux Rivaux, je le vois traverſent un amant.
Eſpérant m'allier avec votre famille,
Je vous venois ici demander votre fille,

M. PHILIDOR.

Oh! ma foi, c'en eſt trop. Trois époux à la fois!
Prétendez vous, Meſſieurs, l'épouſer tous les trois?

Mde. PHILIDOR.

La choſe aſſurément ne paroît pas faiſable.

M. PHILIDOR.

Mais qui diantre de vous eſt donc le véritable?

TOUS TROIS ENSEMBLE.

C'eſt moi, Monſieur.

M. PHILIDOR.

Comment? tous les trois? oh parbleu,
A la fin je croirai que ceci n'eſt qu'un jeu.

LE CHEVALIER.

Monſieur, puiſqu'il vous faut dévoiler ce myſtere,
Des ainés Liſimon je ſuis le jeune frere,
Nous ſervons tous les trois au même régiment,
Nous nous trouvons chez vous, je ne ſçais pas comment.
Ils ſont très étonnés. Quant à moi, je vous jure
Que je ſuis tout comme eux ſurpris de l'aventure.

M. PHILIDOR.

Puiſque vous m'aſſurez que la choſe eſt ainſi,
Je me trouve à preſent un peu plus éclairci;
Mais par quel cas fortuit vous trouvez vous enſemble?

LE MARQUIS.

Sans doute, c'eſt l'amour qui tous trois nous raſſemble,
Quant à moi, Merlin ſeul m'a produit près de vous.

LE COMTE.

Quoi! Merlin? Ah! le traître, il mourra ſous mes coups.
C'eſt lui qui m'a donné l'accès près de Madame.

LE CHEVALIER.

Ah, qu'entens-je! ainſi donc il trahiſſoit ma flamme?
Il m'a comme vous deux, produit dans la maiſon,
Il m'a deux fois tiré de l'argent.

M. PHILIDOR.

Le frippon!

LE COMTE.

J'en ſuis pour mon argent, comme vous pour le vôtre.

LE

LE MARQUIS.

Il nous a donc dupés tous trois l'un après l'autre.
Mais vous m'avez promis votre fille, Monſieur,
Et de vous ſur ce point j'ai parole d'honneur.

M. PHILIDOR.

Oh! je vous la tiendrai.

LE COMTE.

Par parole autentique,
Madame m'a promis la charmante Angélique.

Mde. PHILIDOR.

Ne craignez rien, Monſieur, vous ſerez ſon époux.

LE CHEVALIER.

Belle Angélique, hélas! je n'eſpére qu'en vous.

ANGÉLIQUE.

Ah! tant que de mon cœur je ſerai la maîtreſſe,
Vous pouvez, Chevalier, compter ſur ma tendreſſe

M. PHILIDOR.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

Mde. PHILIDOR.

Mais, que veut ce valet?

SCÉNE XII.

Les Acteurs précédens. LA RONCE.

LA RONCE.

MAdame, on m'a chargé de vous rendre un billet.

M. PHILIDOR.

Encore un Liſimon?

Mde. PHILIDOR.

Attendez donc réponſe.
Mais il s'en va. Voyons un peu ce qu'il m'annonce.

SCÉNE XIII.

Les Acteurs précédens, Mde. PHILIDOR.

Mde. PHILIDOR.

LE Benêt! il apporte un billet au hazard,
Il devoit bien nous dire au moins de quelle part.
Je ne connois point du tout cette écriture,
Et je vois qu'on a même omis la ſignature.
(*elle lit.*)
(Lettre.)
„ Ayant appris, Madame, que les deux aînés
„ des trois Liſimon aſpiroient au bonheur d'en-
„ trer dans votre famille, j'ai cru qu'il étoit de
„ mon devoir de vous avertir que le Marquis eſt
„ ſi fort adonné au jeu, & le Comte aux fem-
„ mes, qu'ils rendront une épouſe éternellement
„ malheureuſe, & vous ſçavez, Madame, que
„ ce ſont-là les deux vices ordinaires de preſque
„ tous les gens de guerre; ainſi, prenez garde à
„ ce que vous ferez.
Quoi, Meſſieurs, vous aimez les femmes & le jeu!
Vraiment, vous pourriez bien ruiner ma fille en peu.

LE COMTE.

Madame, ce billet n'eſt qu'un pur artifice.

LE

LE MARQUIS.

Monſieur, à ma conduite on ne rend pas juſtice.

M. PHILIDOR.

Ce que j'apprens de vous, Meſſieurs, me fait trembler;
Moi, vous donner ma fille? autant vaut l'immoler.

Mde. PHILIDOR.

Fi! les maris joueurs ſont des maris infames:
Peut-on aimer le jeu? . . . . paſſe encor pour les femmes

LE COMTE.

Madame, encore un coup on nous accuſe à tort,
Et s'il faut parler net, je ſoupçonne très fort,
Votre valet Merlin de cette tourberie.
Nous avons des garants de ſa ſupponerie,
Et ce qu'il nous a fait a tous trois, tour à tour;
Nous montre qu'il eſt bien capable d'un tel tour.
Eclairciſſons ce fait, je le demande en grace.

M. PHILIDOR.

Si c'eſt lui, je prétens l'aſſommer ſur la place.
Mais, voyez ce maraud. Taiſons-nous, le voici.

SCÉNE XIV.

Les Acteurs précédens & MERLIN.

MERLIN, *aperçevant les trois Liſimon.*

AH! que vois-je? la peſte! ils ſont encore ici.
Je les croyois bien loin. Fuyons.

M. PHILIDOR.

Arrête, arrête.
Viens-tu jouer encor quelque tour de ta tête?

MERLIN, *voulant s'échapper*.

Hé! Monsieur, laissez-moi, l'on m'attend autre part.

LE MARQUIS.

Ah! ah! vous voilà donc, traître, insigne pendard.

LE COMTE.

C'est donc toi, malheureux, dont l'audace est extrême.

LE CHEVALIER.

Enfin, te voilà donc?

MERLIN.

Oui, Messieurs, c'est moi-même.
(*à part.*)
Un peu d'effronterie, allons, ferme, Merlin:

LE COMTE.

Tu nous a donc joués tous trois, double coquin?

MERLIN.

Qui, moi? De vous jouer j'aurois eu l'impudence?
Souverain protecteur des cœurs pleins d'innocence,
Ciel qui voyez ici l'affront que l'on me fait,
Me laissez vous noircir d'un semblable forfait!

LE MARQUIS.

Quoi? ne nous as-tu pas introduit chez ton maître,
Tous trois, l'un après l'autre?

MERLIN.

Oui, Monsieur.

M. PHILIDOR.

Hé bien, traître!
N'est ce pas les jouer? dis nous en la raison?

MER-

MERLIN.

Eſt ce ma faute, à moi, s'ils ſont trois Liſimon?
J'ai conduit ce me ſemble aſſez bien leurs affaires;
De quoi s'aviſent ils auſſi d'être trois freres?

Mde. PHILIDOR.

Mais ce n'eſt pas le tout, connois-tu ce billet?
Je ſuis ſûre, maraud, que c'eſt toi qui l'a fait.

LE MARQUIS.

De tes tours inſolens, coquin, c'eſt là le pire.

MERLIN.

Qui, moi? faire un billet! je ne ſçais pas écrire,
Si j'avois un peu ſçu barbouiller du papier;
Je ſerois à préſent peut-être un ſous fermier.

LE COMTE, *tirant ſon épée.*

Mon ame en ce moment veut être détrompée.
Parle; ou bien dans ton ſang je plonge cette épée.

MERLIN.

Mais, Meſſieurs, battez-moi, tuez-moi, bourrez-moi
Je ne ſçais d'où provient ce billet, par ma foi.

LE COMTE.

Tu n'en ſçais rien, maraud?

MERLIN.

Non, la peſte me tue;
Et c'eſt la vérité, comme on dit, toute nue.

Mde. PHILIDOR.

Je veux croire, Meſſieurs, qu'on cherche à vous noircir.
Mais avant de conclure, il faut nous éclaircir
Si ce qu'on nous écrit eſt faux ou véritable.

M. PHILIDOR.

Pour la premiere fois ma femme eſt raiſonnable.

ANGE-

ANGELIQUE.

Tout cela ne ſeroit d'aucune utilité.
Ces Meſſieurs voudroient-ils forcer ma volonté?
Puiſqu'un autre a mon cœur, que peuvent-ils prétendre?

MERLIN.

Bon! elle me ſeconde, & c'eſt fort bien l'entendre.

LE MARQUIS.

Madame, c'eſt aſſez, je me tiens averti.
Comte, m'en croirez-vous? prenons notre parti,
Faiſons par grandeur d'ame un effort ſur nous même;
Puiſque des trois rivaux ce n'eſt pas nous qu'on aime.

LE COMTE.

Chevalier, nous laiſſons un champ libre à tes feux. (*à Merlin.*)
Toi, maraud, de tes jours ne te montre à mes yeux.

SCÉNE XV. & *Derniere.*

M. PHILIDOR, Mde. PHILIDOR, ANGELIQUE, LE CHEVALIER, MERLIN.

M. PHILIDOR.

OR çà, Monſieur Merlin, je veux que ſans myſtere
Vous me developpiez le fond de cette affaire.
Ces Meſſieurs quittent priſe, ils en ont tout ſujet;
Si vous ne m'apprenez d'où vient ce beau billet,

Com-

Comme un frippon fieffé je vais vous faire prendre,
Juſqu'à ce que l'on ait des preuves pour vous pendre.

MERLIN.

Permettez donc, Monſieur, qu'embraſſant vos genoux,
Votre Merlin exige une grace de vous.

M. PHILIDOR.

Hé, quelle grace, dis?

MERLIN, *à genoux.*

Celle de ne point battre
Un valet digne, hélas! de l'être comme quatre.
Jettez les yeux, Monſieur, ſur mon petit tréſor,
Et voyez ſeulement ces quatres bourſes d'or;
Des ainés Liſimon, j'obtins les deux premieres,
Et le cadet lui ſeul m'offrit les deux dernieres;
Je les ſervois d'abord tous trois ſans primauté,
Mais le plus fort payant l'a lui ſeul emporté.
Pour faire déguerpir les ainés des trois freres,
J'ai cru dans un beſoin mes ruſes néceſſaires;
Et cette lettre enfin dont vous cherchez l'auteur,
Eſt de l'invention de votre ſerviteur.
De cent routes, Monſieur, qui vont à la fortune,
Depuis près de trente ans, je n'en ai trouvé qu'une.
Si je vous ai trompé, j'en pleure amérement,
Et j'en ſuis très faché, Monſieur, aſſurement.

M. PHILIDOR.

Comment! double coquin, nous jouer de la ſorte?

MERLIN.

Je m'y ſuis vu forcé, ou le diable m'emporte.

M. PHILIDOR.

En faveur de l'argent que cela t'a produit,

Je

Je veux bien te paſſer ce petit tour d'eſprit :
(*au Chevalier*)
Mais n'y retourne plus. Ma fille a ſçu vous plaire,
Obtenez s'il ſe peut l'agrément de ſa mere.
Cela ſe doit ainſi, qu'elle approuve vos feux,
Et je ſuis prêt, Monſieur, à vous unir tous deux.

LE CHEVALIER.

Ma fortune eſt égale à celle de mes freres,
Pourquoi vos ſentimens me ſeroient ils contraires ?

ANGELIQUE.

Ma mere, vous pouvez me faire un heureux ſort.

Mde. PHILIDOR.

Entrons dans le logis, nous ferons cet accord.

MERLIN.

Le cadet Liſimon remporte la victoire,
Des trois freres rivaux ainſi finit l'hiſtoire.

FIN.

1294611

NIOLA
D'ARTE
NAPOLI

BIBLIOTECA
SCAFFALE
PLUTEO

BIBLIOTEC
SCAFFAL
PLUTEO
N.° CAT

BIBLIO

SCA